

FORTIN, Jean-Charles, Antonio LECHASSEUR *et al.*, *Histoire du Bas Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Les régions du Québec », n<sup>o</sup> 5, 1993), 864 p.

Paul Larocque

Volume 48, Number 3, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305352ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305352ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Larocque, P. (1995). Review of [FORTIN, Jean-Charles, Antonio LECHASSEUR *et al.*, *Histoire du Bas Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Les régions du Québec », n<sup>o</sup> 5, 1993), 864 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 48(3), 435–437. <https://doi.org/10.7202/305352ar>

## COMPTES RENDUS

FORTIN, Jean-Charles, Antonio LECHASSEUR *et al.*, *Histoire du Bas Saint-Laurent* (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Les régions du Québec», n° 5, 1993), 864 p.

Voici un ouvrage costaud: 864 pages réparties en dix-huit chapitres. Sa réalisation est le fruit d'un travail collectif amorcé une décennie plus tôt, démarche qui a connu des phases de ralentissement mais dont le dénouement peut être aujourd'hui qualifié d'heureux. Il représente la cinquième parution dans le cadre de la collection «Les régions du Québec» de l'Institut québécois de recherche sur la culture. Le travail d'édition est irréprochable. Les photographies illustrant le texte, judicieusement sélectionnées, captent instantanément le regard. Une trentaine de cartes et une centaine de tableaux et figures, pour la plupart confectionnés dans le cadre du projet, offrent une série de repères visuels indispensables.

L'histoire du Bas Saint-Laurent longuement reconstituée ici se démarque un peu des autres volumes de cette collection, même si la structure générale est la même. Les sources historiques dépouillées sont un peu plus abondantes, notamment pour les périodes les plus anciennes. La démographie historique, qui fait l'objet de quelques chapitres distincts, prend une place importante. L'histoire amérindienne a été reconstituée avec minutie et ce, jusqu'à l'époque contemporaine. Soulignons surtout la cohérence de l'interprétation, dégagée par une série de propos d'étape: d'un chapitre à l'autre, l'analyse est bien bouclée et stimulante.

Où débute, où prend fin le Bas Saint-Laurent, cet espace défini par un régionalisme qui a mis du temps à s'imposer? À l'ouest, la zone découpée par les auteurs débute à Notre-Dame du Portage et exclut donc la région de Kamouraska même si cette dernière a, à compter de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, souvent évolué dans l'orbite de Rivière-du-Loup. À l'est, le territoire prend fin à Capucins, un peu en aval de Matane, même si la région matanaise peut être définie comme une zone mitoyenne entre le Bas Saint-Laurent et la Gaspésie. Sans être parfait, ce découpage a l'avantage de correspondre à celui du diocèse de Rimouski, tout en lui ajoutant la région louverivoise. Il permet de ne rien retrancher à l'espace traditionnellement dévolu à la Côte-du-Sud (de Bellechasse à Kamouraska inclusivement), région qui a récemment fait l'objet d'un ouvrage dans la même collection.

À la fin du Régime français, Kamouraska était le point le plus oriental du peuplement de souche européenne le long des rives de l'estuaire. Fréquenté depuis des millénaires par des groupes amérindiens itinérants et peu imposants, le Bas-Saint-Laurent était encore à la même époque une zone de passage malgré l'installation de quelques seigneurs-habitants besogneux. Il a fallu attendre le tournant du XIX<sup>e</sup> siècle avant que la population, stimulée par le surpeuplement de l'aire seigneuriale de la Côte-du-Sud, la lente construction des premiers chemins (dont le chemin royal) et les débuts de l'exploitation forestière, ne croisse au point d'atteindre le cap des 10 000 habitants en 1831.

À cet «âge d'or du régime seigneurial» dans la région allait succéder, jusqu'aux années 1860, une période de développement aux effets surtout perceptibles le long du littoral. Le mouvement d'expansion du cadre spatial a aussi commencé à déborder les terrasses riveraines au profit des plateaux et vallées de l'intérieur, où l'arpentage avait tracé les contours d'une série de cantons. La fin du siècle a toutefois correspondu à une phase de ralentissement. L'exode a sévi, provoquant même une stagnation démographique au cours des années quatre-vingt. L'avenir ne semblait pas compromis pour autant: dans cette région encore neuve, les chemins de fer, les infrastructures maritimes et le réseau routier avaient provoqué un désenclavement. Une élite régionale avait aussi émergé, multipliant les institutions et les formes d'encadrement. Les 59 000 habitants de 1891 étaient assez nombreux pour que l'exploitation de l'ensemble du territoire puisse être envisagée.

Le traitement accordé à la période qui va de 1890 à 1950 est peut-être le plus original et le mieux documenté de l'ouvrage. En gros, cette époque — qualifiée de «belle époque du développement régional» — correspond à la consolidation du peuplement du littoral, ainsi qu'à l'essor spectaculaire de la population du pays de l'intérieur. Une utilisation pertinente des statistiques disponibles a permis de bien camper l'opposition entre ces deux entités géographiques. Le rôle de l'exploitation forestière (produits de sciage pour l'essentiel) dans le mouvement d'occupation d'un immense plateau échantonné par deux vallées (celle du Témiscouata et celle de la Matapédia) est systématiquement mis en relief. Le contraste entre l'agriculture plutôt performante des basses terres et les pratiques agricoles rudimentaires en vigueur plus au sud est dégagé avec netteté. Si les institutions sont partout les mêmes, les auteurs soulignent que la culture d'élite ou culture savante s'exprime mieux sur le littoral. D'un chapitre à l'autre, deux univers sont ainsi confrontés. Rappelons au passage le caractère tardif de cet élargissement de l'écoumène, à une époque d'expansion rapide du Québec urbain. Pour un temps, la crise des années trente a contribué à prolonger cette situation même si l'épuisement de la ressource forestière ne pouvait, à terme, que conduire à une impasse.

Les transformations structurelles de la socio-économie régionale sont au cœur de la dernière section de l'ouvrage (1950-1993). Certes, les auteurs ne cachent pas leur perplexité devant une période marquée par la multiplication des enquêtes, des analyses et des documents. Ils ont néanmoins su saisir

l'existence de deux phénomènes à la fois opposés et complémentaires: d'une part, l'époque a correspondu à un développement individuel et social remarquable, à l'heure de l'État-providence aux nombreuses fonctions redistributrices; d'autre part, le Bas Saint-Laurent a vu sa population et sa contribution économique connaître une diminution relative dans le contexte québécois. La population du plateau a été de loin la plus affectée par cette déprise, même si l'exode y a initialement été tempéré par la pratique de migrations saisonnières sur la Côte-Nord (notamment de 1950 à 1970). En contrepartie, le littoral a plus longtemps résisté à la décroissance. Aujourd'hui, cependant, l'érosion économique et sociale affecte à leur tour les populations du bord du fleuve, notamment à l'extérieur de la zone polarisée par Rimouski, capitale administrative. À l'heure de la décentralisation, la population bas-laurentienne se voit, aujourd'hui encore, confrontée à des défis de taille.

*Département des sciences humaines  
Université du Québec à Rimouski*

PAUL LAROCQUE